L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 23 JANVIER 1887.

BULLETIN ARTISTIQUE.

XI.

Franklaque Sarcey et les étrennes du petit Jean—Symphonie de famille, manière nouvelle—A propos d'un dîner à la Presse chez Mlle Weyns—Un collaborateur imprévu—LES HUGUENOTS—*Mlle Romeldi—Meyerbeer—Aigle et volailles—Concert d'adieu de Mlle Romeldi*—GALATÉE *Mlle Weyns—M. Vernouillet—M. M. Alexandre et Ducos—Les bijoux de Midas—Satanilla—Un cheval inexplicable—Bisques à courir—Les majestés—Soirée musicale des Elèves de Mme James Nott—Le programme—L'Union Française, sa mission, les résultats obtenus—Le spectacle-concert à l'Opéra—Correspondance—Les Mousquetaires au Couvent—Les Dragons de Villars—Reprise de Roméo et Juliette—Concert Sacré*—OLD NEW ORLEANS, *par M. Stamford—Kynne of Proteus.*

Francisque Sarcey écrivant, l'autre jour, à la date du Premier de l'An, son *lundi* du *Temps* sur un nouveau drame : *Les cinq doigts de Bireuk*, je crois, parlait de son fils, le "petit Jean", qui improvisait à ses côtés une tapageuse symphonie—manière moderne—tandis que la plume du critique tentait d'aller son train. Le mioche s'était saisi des instruments les plus agaçants de son arsenal d'étrennes, et battez tambours! et sonnez clairons comme chante le *Charles VI*, d'Halévy. Calese, trompette avaient été choisis par l'enfant qui instrumentait, instrumentait, à bras et bouche, que voulez-vous! Et quand le spirituel lundiste jetait comme un regard suppliant sur son prédécesseur improvisateur, la physionomie de celui ci paraissait le gouailler ; elle vous remettait en mémoire le vers bien connu :

C'est bêmme apperéemment n'aime pas la mûsique

Et de rechef à ses triples et quadruples croches, à ses *ra*, à ses *fa !!*

Peu à peu, l'éminent écrivain, père excellent aussi, s'acclimatait à ce vacarme, le trouvait même charmant ; sa plume, un moment déconcertée, reprenait l'échelonnement de ses sept cents lignes hebdomadaires, qui "ne se trouvent pas sous le pied d'une mule," comme ne semblent pas l'apprécier tous les lecteurs. En face de ce bruyant petit Jean là, ce n'était pas son commencement que Sarcey savait le mieux ; il l'avait cherché laborieusement d'abord, et puis tout lui était bientôt venu, malgré la musique en question, et peut-être bien à cause d'elle.

En effet, ces diables de chers gamins que notre "importance" brusque si souvent, ont parfois de ces bonnes influences et vous inspirent les meilleures pages.

Le fait est que le feuilleton du 3 janvier 1887 est un des plus aimables que Sarcey ait écrits. Je tenais à lui dire ici qu'à dix-huit cents lieues il m'a paru que j'avais un écho de la façon dont son bambin manie déjà et instrument à vent et instrument à percussion. Le tableau à la plume était charmant

Or taudis que j'avance dans ces feuillets, moi aussi j'ai à côté de moi un enfant haut comme botte, et qui s'il n'est pas muni de jouets violents, tonitruants, m'occupe d'une autre musique : son babil, et me bombarde de questions, que j'écoute volontiers, du reste, dut la présente revue en souffrir. Mais qui sait ? peut-être le questionneur me portera-t-il bonheur, comme le tambourineur à Sarcey.

Ce qui a éveillé l'attention du petit homme, c'est un mignon livret en cartonrose tendre, tranché d'or, frangé de soie rose aussi, et dont la couverture est revêtue d'un large ruban de satin, placé obliquement, d'un rose plus accentué et sur lequel on lit ces mots en caractères dorés : "*Dîner offert par Mlle Rosine Weyns à la Presse, Nouvelle Orléans*, 21 *janvier* 1887".

A l'extérieur du livret et sur ses deux vantaux, sa lit le menu.

Eh bien, le petit collaborateur qui s'impose à moi en ce moment, me demande, me force bel et bien à lui donner lecture de cette littérature culinaire ; la première que goûte la créature humaine. Et quand j'ai terminé l'interminable nomenclature de toutes les bonnes choses qui défilent là, l'enfant me regarde et, en écarquillant plus encore ses grands yeux gris, il me décoche la petite leçon que voici : "Les grandes personnes sont donc aussi sacs à tous grains comme les enfants, pour avoir pu manger tout cela ?"

Sac à tous grains est le qualificatif qu'on lui applique parfois, quand le mioche — et il est très récidiviste en cela — met ses quenottes en service extraordinaire et se livre à une mastication suractive.

De cette interruption et de tant d'autres, d'ailleurs, je ne lui en veux point : tout au contraire, je l'en dois remercier, car en babillant autour de ma table de travail, il m'a fourni l'ouverture du présent Bulletin.

Et puis le fait est qu'il a raison, mon bambin ! Cette carte n'en finit pas ; au lendemain de semblable tablée on se demande en effet comment on a pu faire face à aussi suraboundante chère.

Ce dîner avait comme un caractère intime et je ne crois point séant d'entrer ici dans les détails. Je ne puis me défendre, néanmoins, de dire que Mlle Weyns reçoit excellemment ses hôtes ; que le menu composé par elle était un chef-d'œuvre ; que le régisseur gastronomique de l'occasion avait donné une fort élégante mise en scène à une pièce irréprochable, et en je ne sais plus combien de tableaux.

Il y avait là quelques amis, le directeur de l'*Opéra* et sa femme, des employés de l'administration et divers membres de la presse, représentant le *Picayune*, le *Franco-Louisianais*, l'*Opinion*, l'*Abeille*.

Plusieurs de nos confrères n'avaient pu se rendre à l'invitation de Mlle Weyns, priés qu'ils étaient au banquet des Vétérans de l'Armée de la Virginie du Nord, qui se donnait à la même heure.

Je n'ai pas besoin de dire, n'est-ce pas ? qu'on a toasté la sympathique amphitryonne ; qu'on a constaté, une fois de plus, en termes élogieux, l'ardu travail auquel elle se livre ; qu'on a vu à la continuité de sa vogue et de cette faveur en laquelle la tient le public.

Je la remercie, pour ma part, de m'avoir aimable réception et lui renouvelle les bons souhaits dont elle a entendu plus d'une fois la vive expression, vendredi soir.

L'autre jour, un samedi, en chantait par exception, à l'*Opéra*, le quatrième acte des *Huguenots*. Il ne m'a pas été permis d'être de la fête. Je le regrette pour deux raisons : c'était malheureusement la soirée d'adieu de Mlle Emma Romeldi, à l'Opéra du moins, et puis il y a déjà si longtemps que je n'ai point entendu cette splendide et immortelle page.

J'aurais été heureux de l'écouter encore ; à cette heure surtout où, de ci de là, on se heurte à des artistes d'un talent excessivement modéré, qui arborent des allures cavalières en parlant du dramatiste lyrique le plus complet, le plus entraînant, le plus durable, qui se soit encore produit.

O maître ! s'il est en effet un au-delà, et si tu les entends, de quel immense éclat de rire doit-tu être pris !

Car si, alors que tu vivais et émerveillais ton époque, l'attaque même du critique le plus intime te troublait — et tel était le cas — ; aujourd'hui, du moins, dans la sphère mystérieuse où tu planes, tu dois échapper à pareille faiblesse. Tu dois avoir en pitié ces cris d'*ânes* — ou clairons aussi et qui perte loin — dont beaucoup accueillent tes gigantesques compositions.

Mais ces clameurs ne peuvent plus t'affliger dans la sérénité de ta gloire, de ton immortalité. Tu sais aussi, maître, tu sais que les cris éperdus de volailles annoncent parfois qu'un aigle traverse l'espace ; que certaines protestations ont toute la portée d'une consécration. Il ne faut pas trop en vouloir aux oies, d'ailleurs, puisqu'il leur arrive, sans le savoir, de sauver le Capitole.

Impossible donc de vous parler de ce quatrième acte des *Huguenots*, chanté par Mlle Romeldi, MM. Van Loo, Vernouillet et Maugé ; et je voudrais pouvoir vous en annoncer une seconde représentation. Il n'en est point ainsi.

Mlle Romeldi nous quitte sous peu, elle retourne à Chicago. Elle nous réserve du moins un adieu artistique, sous la forme d'un concert vocal et instrumental, qui aura lieu vendredi prochain, 28 janvier, au Grunewald Hall.

Je ne connais point encore le programme de cette soirée — vocale et instrumentale, si-je dit — ; je puis écrire, cependant, qu'avec Mlle Romeldi on entendra sa sœur, une violoniste de grande distinction, m'assure-t-on.

Tout annonce que ce Concert de vendredi prochain sera le plus brillant de la saison : les succès récemment obtenus par la bénéficiaire, les sympathies qu'elle a su gagner par son talent et par ses façons excellentes. A la femme, à l'artiste on voudra faire l'adieu le plus flatteur ; un adieu qui quelque jour la ramène ici.

Les lecteurs peuvent croire que je m'occuperai à nouveau de ce bénéfice bien mérité et auquel je prends un vif intérêt.

Galatée, dont je n'ai entendu que la première soirée, celle de jeudi, a été reprise dans des conditions défavorables.

Mlle Weyns qui semble se faire un point d'honneur de ne jamais faillir à l'affiche où figure son nom, a tenu à chanter ce soir-là, malgré une fort sérieuse indisposition, qu'il était facile de deviner, en l'entendant, en la voyant.

Grâce à sa force de volonté, elle a pu achever l'ouvrage ; je dois même dire qu'elle y a eu de jolis détails au second acte. Le voile, assourdissant sa voix au premier, s'était partiellement déchiré. C'est ainsi qu'elle a trouvé des effets dans le morceau si pétillant, si capiteux : *Sa couleur est blonde et vermeille !* Elle y fera marque, plus accentuée encore, quand elle s'y livrera davantage, quand elle sera plus bacchante, quand elle mettra plus d'abandon, plus de sensualité, plus de délire dans le : *Verse encore, cidons l'ampkore !* qui, à chaque reprise, doit s'élever, doit s'envoler en gamme ascendante comme mouvement.

Je l'ai déjà dit en quelques lignes écrites au cours de la semaine, le rôle de Pygmalion a été chanté d'une façon toute artistique par M. Vernouillet.

L'air : *Tristes amours, folle chimère !* si bien développé, d'une trame si fine et si forte tout à la fois ; le duo : *Aimons, il faut aimer, tout aime !* la double invocation à Vénus ; enfin, et en manière de contraste, le chant alerte, mouseux, qui s'élance comme un joyeux rayon de soleil pour éclairer la nuit amassée en Pygmalion :

Loin des esprits moroses.
Vivons ;
Et sur des lits de roses
Buvons !

tout cela met en relief la valeur, le savoir et l'art de M. Vernouillet. Il s'y montre sous des aspects divers : phrases amplement drapées, variété, vérité de nuances, intentions fines, chant mélancolique, ému, dramatique, énergique et enfin brio.

Le rôle est sans doute quelque peu grave pour M. Vernouillet, mais son adresse vient à bout de l'obstacle. S'il se garde d'insister sur certains passages, il sait du moins glisser très adroitement sur eux, et vous en laisser une esquisse suffisante ; le tout fort délicatement estompé, fondu.

J'ai plus d'une fois parlé de la remarquable articulation de M. Vernouillet ; de la façon dont chaque syllabe se détache de la suivante, ou s'y lie, de la clarté avec laquelle toutes vous arrivent. Le détail frappe tout d'abord dans le chant de l'artiste. Mais voici qu'en passant dans le dialogue, cette qualité, pour se trop vouloir affirmer, dégénère en exagération, en défaut.

Dans la partie chantée, il arrive souvent qu'il faille prononcer, accentuer l'ultième, alors même que celle-ci est un e muet ; mais l'insistance sur pareil son dans le dialogue est de mauvais effet, lui prête je ne sais quoi d'alourdi, d'emprunté, de prétentieux.

C'est ainsi que M. Vernouillet, appuyant sur la finale de ce mon : Galatée, pesera sur la pénultième, sur l'é aigu, et comme par une sorte d'enjambement, arrivera à l'e *muet*, en le faisant sonner ainsi : "Galaté.....eu." Ou bien encore, sur ce mot : "partie", vous entendez : "parti.....es"; avec une prononciation qui laisserait croire à deux L mouillés entre "parti" et "eu." Ni correction, ni harmonie dans cette adjonction, dans cette liaison, ce prolongement, cette sorte de syncope.

Les rôles de Ganymède et de Midas sont confiés à MM. Alexandre et Ducos ; ils y sont satisfaisants ; ce dernier, un peu trop poussé à la charge. Et puis, où diable avait-on ramassé les bijoux de ce vieil imbécile ? Ce n'est point avec semblable quincaillerie qu'on peut espérer conquérir une jeune fille, même cidevant statue et lasse du froid du marbre qu'elle quitte. Le préposé aux accessoires a peut-être pensé que ce crétin de Midas est homme à glisser du faux pour du vrai, même quand la passion est en jeu. Couleur locale.

Changez vite ces bibelots là. Galatée elle même, quoique née de tout à l'heure, ne s'y laisserait pas prendre ; elle s'y noircirait et les mains et la nuque. Ce qui serait dommage.

En revenant de cette première de *Galatée*, j'ai cité quelques-unes de ses jolies pages. Je vous en recommande aussi l'orchestration ; il y a là une teinte générale d'une exquise distinction ; des dessins qui indiquent une extrême délicatesse d'esprit ; comme celui, par exemple, qui se poursuit en demi-teinte, pendant que le marbre s'anime et que la statue se fait femme.

Le même soir on nous donnait la première représentation d'un ballet pédestre et équestre tout à la fois. Seulement le cheval de la chose, ce noble animal, comme on l'a dit et redit avec raison, a été ici bien négligé, à peu près mis au rancart. Une entrée, et c'est tout. Il ne porte pas même une lett e ; il est vrai qu'il porte un cavalier ; c'est sa mission.

Dans un article précédent je me posais cette question, et j'y reviens instinctivement malgré moi : Pourquoi donc ce cheval ? Que vient-il faire dans cette galère-là ? Il est d'une inutilité désespérante dans l'action, ce comparse quadrupède, et comme il préférerait être laissé à sa litière. D'autant plus que je soupçonne celui-là d'être un peu semblable au Ganymède de *Galatée*, d'affectionner le calme, le dormir.

Que si sa présence est nécessaire pour justifier des éperons, usez du moyen employé au dernier chœur de *Galatée*, ayez-le..... à la cantonade.

A Dieu ne plaise que je conteste les jouissances de l'équitation ; elle est de bonne hygiène. Pourtant il n'en faut point abuser à la rampe ; plus d'un danger en découle. J'estime qu'on ne doit courir ce risque-là que quand on y est absolument forcé. La chose est sujette à nombre d'inconvénients, que vous sentez parfaitement, n'est-ce pas ? Le cheval, si intelligent qu'il soit, n'est pas toujours assez ferré.... sur son rôle, pour ne pas être exposé à de fausses oublis.

Et tenez, je m'en rappelle un, du vieux Théâtre d'Orléans, qui, monté par le ténor Delagrave, dans *La Muette de Portici*, eut l'un de ces oublis ; dû sans doute à "l'émotion inséparable d'un premier début," mais qui n'en était pas moins regrettable.

C'était là de nouvelle guerre, pour l'inauguration du gouvernement de Masaniello ; Pietro et les autres conjurés n'en murmurèrent que plus résolument. Lèse majesté ! Diable de cheval ! Il me rend perplexe.

Inutile à l'action, ce cheval, vient-je d'écrire. A parler vrai, l'action elle-même a semblé inutile aussi à *Satanilla*, car je n'en vois aucune dans cet acte. Ce ballet en est complètement privé ; c'est un soporifique très réussi.

J'ai sans doute tort ; cependant comme il faut avoir le courage de ses opinions, bonnes ou mauvaises, je dois confesser en toute sincérité que je recherche particulièrement les ballets d'où est banni l'homme, "pour de vrai", comme disent les enfants. Si vous avez besoin de représenter la partie laide du genre humain, en matière de chorégraphie, autorisez-vous vite d'une convention bien acceptée, et servez-nous un gentil travesti.

Or dans *Satanilla*, non seulement il y a danseur, mais encore la part lui est faite par trop léonine ; et j'avoue que toute la chorégraphie excentrique qu'il exécute là, me satisfait moins que le moindre pas qu'exécuterait même un à peu près de ballerine. Sans compter qu'entre le cheval et Satan—ce diable de Satan ! autre hors d'œuvre—se placent certains pas que je ne trouve pas tout à fait à leur place sur la scène de l'Opéra.

Le livret d'un ballet fut et reste toujours œuvre malaisée à concevoir, à achever. Il y faut la main d'un dramatiste d'imagination, d'un écrivain de théâtre, d'un poète, souvent aussi. Ceux que l'on cite sont fort rares ; *Satanilla*, je regrette de le dire, n'en grossira pas le nombre. Si rien de mieux en ce genre n'est possible avec le personnel actuel, que le maître de ballet, M. Vanara, qui connaît son art, d'ailleurs, s'en tienne au simple divertissement ; tout le monde s'en trouvera mieux.

Après cette profession de foi, je ne juge pas utile, vous le pensez, de rendre compte du ballet en question. Je le reconnais même, et très humblement, je n'en ai pas compris un traître mot ; je n'en dois sans doute accuser que moi-même.

Je vous parlais, dans un récent numéro, d'une très attrayante soirée musicale (piano), donnée par les Elèves de Mme Marguerite Samuel ; en voici venir une autre qui n'aura pas moins d'attrait et que Mme James Nott prépare aux siennes.

Cette fois encore, et cela va sans dire, l'on m'annonce que bien des jeunes filles réservant à leur auditeire les plus aimables surprises.

Mme James Nott qui, ici et à Paris, a reçu les leçons des professeurs les plus éminents, obtient depuis plusieurs années une réussite hors ligne comme professeur.

Il en est beaucoup, vous le savez, qui n'apportent aucun enthousiasme dans la poursuite du professorat. Ils s'y maintiennent parce que la nécessité s'en impose ; mais bien souvent lassitude et dégoût s'emparent d'eux ; ils regrettent de ne s'être point ouvert une autre voie.

Mme James Nott, hâtons-nous de l'écrire, n'est pas de ceux-là ; artiste par le talent, elle trouve jouissance à transmettre les leçons qu'elle a reçues ; elle a, avec l'amour de l'art, l'amour de l'enseignement. Que de fois, pendant les vacances que fait forcément ici la saison d'été, ne l'ai-je pas vue prise, pour ainsi parler, de la nostalgie de cet enseignement.

Sa valeur artistique, sa façon lucide de démontrer, sa facilité d'exécution, tout cela était de nature à lui garantir riche clientèle. Celle-ci est, en effet, venue presqu'aussitôt. Elle s'est continuée, elle a grandi, et compte aujourd'hui, je crois, parmi les plus nombreuses et les plus solides de la Nouvelle-Orléans. Il en devait être ainsi : le plaisir que Mme Nott ressent à professer, les jeunes filles l'éprouvent à entendre, à recevoir ses conseils.

Sans doute, le travail intelligent, la culture de l'art sont doux aux natures bien données ; mais le travail emprunte encore plus de charme à des progrès constatés, applaudis.

Donc, toutes fêtes qui fournissent aux élèves l'occasion de faire apprécier ces résultats à la famille, aux amis, ne peuvent manquer d'être fécondes. C'est à la fois pour les jeunes filles une récompense et une méthode fertile en heureux effets.

Il est bon qu'au moins une fois l'an ces progrès soient mis en pleine lumière.

Fidèle à cet usage excellent, Mme James Nott fera donc entendre ses Elèves vendredi prochain, 28 janvier, à l'Institut de Mme Picard, qui a bien voulu lui offrir l'usage de ses salons.

Cette soirée musicale commencera à sept heures et demie. Je vous ai annoncé plus haut qu'elle serait intéressante ; en voici le programme qui, vous n'hésiterez pas à l'admettre, me donne en cela pleinement raison :

Deux chœurs ; l'un de *Mireille*, Gounod, l'autre, de Lacome : *Creole Love Song*, par Mlle F. Hermann ; *Le Vallon*, de Gounod, Mlle Wogan ; *Oiseaux Légers !* Gumbert, par Mme R. Labarre. *Berceuse Indienne*, de Godefroy, exécutée par Mlle J. Pitot ; *Good bye*, Tosti, par Mlle B. Whitmore ; *Chanson russe*, de Paladilhe, par Mme Yuille ; *Alleluia*, du Cid, de Massenet, par Mlle P. Pitot ; Air d'*Une Nuit de Cléopâtre*, Victor Massé, par Mlle Corinne Bonnecaze ; Cavatine des *Huguenots*, par Mlle M. Tobin ; Valse de Wenzano, avec violon, Mlles Warner et Marie Wannack ; *Au bord de la mer*, Puget, duo par Mlles Pitot ; Duo d'*Aïda*, par Mme R. Labarre et Mlle Le Gardeur ; *Chanson de Fortunio* d'Offenbach, duo par Mme Yuille et Mlle Pitot ; Trio de Campana, par Mlles Tobin et Dunning.

Mlle Anna Bouligny et Mlle Wannack joueront aussi des solos de piano et de violon, mais les titres ne m'en sont pas encore parvenus.

Enfin le piano sera tenu par Mlle Dessommes et Mlle P. Pitot.

Le nom de Mme James Nott ne figure point dans ce charmant concert ; pourtant soyez certain que l'auditoire l'y ajoutera en faisant appel à ce frais et sympathique talent. Les Elèves aussi voudront faire remonter le succès à sa source, et insisteront pour entendre l'artiste à laquelle elles doivent d'être ce qu'elles sont.

—Le succès exerce sur certaines organisations un effet de hatchich ; il les endort, ou leur envoyant des rêves fort caressants, sans doute, mais il les endort enfin. Si bien qu'il y a halte chez elles ; or s'arrêter, à l'époque de dévorante activité, de merveilleux progrès où nous vivons, c'est reculer.

Il n'en est point ainsi pour l'Union Française. Ses succès sont nombreux, mais elle ne se repose point sur ses lauriers. Toujours et toujours vous la voyez en mouvement ; mouvement poussé dans la bonne voie, grâce à l'intelligence, au dévouement des hommes, si justement, considérés, qui sont à la tête de cette Institution.

Durant plusieurs années, l'Union Française n'avait qu'un mot pour tout programme : Charité. Mot lumineux et qu'avant tous les autres devraient épeler et les enfants et les associations, les sociétés en voie de formation.

Les membres de l'Union ne se sont pas payés du seul mot ; ils ont pratiqué les actes qu'il impose, ils ont fait le bien largement, dans le silence.

Dans leur amour de ce bien ils ont même, et plus d'une fois je le gagerais, élargi le cercle de leur programme officiel ; ils ont étendu le bienfait à des malheureux qui n'appartenaient point à la nationalité française.

Il en est ainsi chez les bonnes natures ; la volupté du bien, si je puis ainsi dire, les sollicite, les attire irrésistiblement ; c'est un aimant auquel elles vont, qui les charme. L'Union Française, je la soupçonne de ce joli délit, a dû fréquemment, pour le soulagement d'autrui, faire fléchir en règle ; Bon Samaritain collectif, elle voudrait aller à tous ceux qui souffrent, sans s'occuper de la question d'origine. Œuvre grande, très grande déjà, elle tend à devenir plus encore sublime ; il y a plus d'une fête réunie.

Après l'aide matérielle, si généreusement accordée, elle a songé à l'aide intellectuelle, et de cette pensée devait naître quelque fondation humanitaire, pratique. C'est ce qui est advenu.

Vous savez sans doute quelle précieuse forme s'est produite sa récente libéralité.

Dans sa caisse, aux ressources limitées, sans frapper à aucune porte, elle a trouvé de quoi mettre en pratique son principe d'humanité féconde ; elle a fièrement créé, par elle seule, une Ecole gratuite, où les enfants nécessiteux reçoivent un commencement d'éducation, et apprennent surtout la langue du pays dont se réclament leurs familles ; ce français qui, à toutes les époques, dans toutes les branches de l'esprit humain, a été le véhicule de tant d'admirables et impérissibles conceptions.

L'Ecole a donc été fondée, elle a vécu, elle a prospéré. Un nouveau laurier. Mais je le répète, les lauriers sont un tonique pour l'Union Française ; elle peut avoir occasionnellement sa station de Capone, elle ne s'y attarde jamais.

Cette Ecole primitive était exclusivement pour les garçons : restait à s'occuper des filles. On ne l'a pas oublié. On n'a point sentimentalisé là dessus ; à peine la pensée émise qu'on s'est mis à l'œuvre, pour la faire passer dans le domaine du fait accompli.

Cette seconde institution est la préoccupation de l'Union. Les consultations sérieuses se sont multipliées ; les plans ont été formés, discutés, chiffrés, et, soyez-en certains, l'Ecole cadette n'aura rien à envier à son aînée

De telles entreprises nécessitent un budget relativement élevé, et par conséquent, qui les tente doit compter sur l'appui matériel du public. Et cependant, bien rares, bien discrets sont les appels de l'Union Française.

Elle qui sème ses bienfaits tout le long de l'année, elle ne s'adresse qu'une fois par an à notre population. Et notez qu'en cela elle donne l'équivalent de ce qu'elle demande ; elle offre un plaisir en échange d'une contribution.

Voici venir l'époque de cet appel annuel ; elle a fixé sa fête au mercredi 26 janvier. Cette fête consistera en une soirée de gala à l'Opéra, soirée dont voici le programme :

Programme : *Lucie de Lammermoor*, de Donizetti, avec Mlle Dérivis, MM. Van Loo, Maugé, Alexandre, Florentin, Roche.

Le grand ballet de *Carmen*, par Mlle Marie Muller, M. Vanara, Mlles Murat et Paris, et tout le corps de ballet.

Intermède avec le concours gracieusement accordé par les artistes suivants :

Mlle Romeldi, *Pace, mio Dio!* de l'opéra *Forza del Destino*, de Verdi.

Mlle Rosine Weyns, *Salut à la France !* de la *Fille du Régiment*, de Donizetti.

M. A. Vernouillet, air de *Vulcain*, de *Philémon et Baucis*, de Gounod.

M. Maugé et Mlle Weyns, duo du *Maître de Chapelle*.

Mme Vernouillet, air du *Page*, des *Huguenots*, de Meyerbeer.

M. Delpech, *Un Jour (Some Day)*, romance de Milton Wellings.

M. A. Vernouillet, air de la *Reine de Saba*, de Gounod.

M. Darman, *les Cœurs*, monologue.

Rien ne manque, en vérité, à ce spectacle, à ce concert ; les artistes de M. Maugé ont tenu à y figurer tous.

L'un d'eux, comprenant la double mission que s'est donnée l'Union Française, lui a adressé spontanément une lettre qui lui fait honneur et que je m'empresse de reproduire :

Messieurs les Directeurs de l'Union Française :

Je reçois aujourd'hui le programme de la soirée que vous avez décidé de donner au bénéfice de l'Union Française. Je serais heureux de pouvoir contribuer à la réussite de cette œuvre de bienfaisance, qui mérite d'être soutenue et encouragée.

J'abandonne de grand cœur mon cachet de cette soirée à son profit et désire surtout que la réussite dépasse vos espérances.

Veuillez agréer, etc.,

ET. VAN LOO.

Les directeurs ont répondu à M. Van Loo par ces lignes :

Cher monsieur,

Le Conseil de Direction de l'Union Française vous prie d'accepter l'expression de sa vive reconnaissance pour votre offre si libérale.

Vous nous prouvez, une fois de plus, que les artistes de valeur sont généreux, et qu'ils n'hésitent jamais à mettre leur talent au service d'une bonne œuvre.

C'est au titre de plus que vous autres à nos sympathies, auxquelles s'ajoute maintenant un sentiment de gratitude.

Veuillez agréer, etc....

J'estime que je ferais du zèle inutile si j'insistais, en semblable circonstance, auprès de notre public. Je suis convaincu, je sais qu'une recette exceptionnellement belle est assurée, est faite.

Si j'ai parlé du bénéfice qui s'approche, ce n'est nullement pour paraître avoir participé au succès brillant, immanquable qui l'attend. J'ai voulu uniquement saisir cette nouvelle occasion d'adresser mon tribut de sympathie sincère, de respect profond, à des amis, à une Association dont j'aime à suivre la marche ; qui jamais ne s'est démentie, et dont les membres honorent la colonie française.

L'Union a raison quand elle écrit —et cela est de la dignité—qu'elle n'a rien négligé pour offrir à notre population un vrai spectacle de gala ; "qu'elle compte aussi, pour le succès de sa fête, sur les mérites de son œuvre." Elle ne sera pas trompée.

Pour les loges d'avant-scène, les loges de premières, les prix sont de $10 et $6 ; pour le parquet et les fauteuils des premières $1 50 ; pour les secondes (trois premiers rangs réservés) $1 ; les secondes générales réservées, 75 cts ; les troisièmes réservées, 35 cts ; les troisièmes non réservées, 25 cts ; les quatrièmes 10 cts ; et enfin, pour l'entrée générale, $1. Contrôle déjà ouvert au magasin de M. Werlein, 135 rue du Canal.

Je n'ai point l'habitude de donner place à ces détails dans le Bulletin Artistique ; mais en présence d'une circonstance exceptionnelle, j'ai cru devoir faire une exception.

C'est aujourd'hui qu'aura lieu la seconde Matinée du dimanche ; *Les Mousquetaires au Couvent* en feront les frais. Tout est amusant dans ces trois actes ; même les intonations des deux conspirateurs en robes de moine, dont l'un parle en bourdon, et l'autre en chanteur de la Chapelle-Sixtine.

Le soir, les *Dragons de Villars*.

Mardi, première représentation (reprise) de *Roméo et Juliette*; belle œuvre de ce musicien-poète qu'on nomme Gounod. Je me trompe fort ou un vif succès y attend Mlle Dérivis.

On m'annonce, à la dernière heure, qu'un Concert Sacré sera donné jeudi, 27 janvier, à la Chapelle Ste. Anne, rue de l'Esplanade, par M. le professeur William H. Pilcher, assisté d'amateurs de distinction. Je n'ai que le temps de noter le fait. J'ajoute que le programme de cette soirée est fort heureusement composé.

Le Concert sera dirigé et accompagné au piano par M. Geo. L. O'Connell.

On me communique le dernier numéro (février 1887) de la revue mensuelle de Frank Leslie, publiée à New-York. J'y trouve un article, signé Stamford et intitulé : *Old New Orleans*. Quelques pages seulement, mais écrites avec beaucoup de sincérité, et auxquelles ne manque pas l'esprit d'observation.

Ce n'est là qu'une vue à vol d'oiseau ; néanmoins, il faut l'avouer, dans le tout petit cadre où il s'est renfermé, l'auteur trouve place pour d'excellentes choses ; je remarque nombre de traits qui dénotent bien de la finesse en lui, et partout se montre l'impartialité. Dans ces cinq ou six pages se détachent plusieurs esquisses fort ressemblantes en vérité.

Voilà, du moins, un écrivain qui, bien différent de M. Cable, n'a pas des yeux pour ne point voir ; ne s'arme point de la plume pour répandre la calomnie venine, calculée, intéressée.

M. Stamford s'est proposé de donner à nos lecteurs quelques aperçus détachés ; il y a plus d'une fois réussi.

Et nous ne doutons point qu'il ne nous en donne de plus complets, de plus étendus, de plus indépendants.

Kynne of Proteus.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 22 janvier 1887.—Indications—Pour l'Alabama : vents du sud virant à l'ouest, temps un peu plus froid, pluie. Pour le Mississippi et le Tennessee : vents du sud virant au nord-ouest, froid ; pluie suivie de beau temps dans la partie sud-ouest. Pour la Louisiane et le Texas : vents du nord ouest plus froids, beau temps.

Température du 22 janvier 1887.
Thermomètre de E. SCHMITT, Opticien.
No 124, rue Royale.

	Fahrenheit	Centigrade
6 heures du matin.....	61	16
Midi.....	70	21
3 P. M.....	74	23½
6 P. M.....	70	21

Nile-Orléans, 22 janvier 1887, 3 p. m.
Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes :

Atlanta.....	58	Nashville, Tenn...	63	
Augusta, Ga.....	—	Pittsburg, Pa.....	—	
Savannah, Ga.....	56	Cairo, Ill.....	35	
Mobile, Ala.....	63	Davenport, Iowa..	20	
Montgomery, Ala..	62	Dubuque, Iowa....	30	
Vicksburg, Miss...	65	Keokuk, Iowa....	35	
Galveston, Tex....	56	La Crosse, Wis....	12	
Indianola, Tex....	—	St. Louis, Mo.....	50	
Shreveport, La....	74	St. Paul, Minn....	—	
Corsicana, Tex....	—	Leavenworth, Kan.	—	
Chattanooga, Tenn	99	Omaha, Neb.....	33	
Cincinnati, O.....	64	Yankton, Dak. T...	—	
Louisville, Ky....	62	Key West, Fla.....	74	
Memphis, Tenn....	64	Nile-Orléans, La..	56	

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS

Inscrits au Bureau de santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

Auguste Ferrar à Mlle Anais Orleso ;
George F. D. Buerkle à Mlle May Kipp ;
Joseph Nicholas à Mlle Lizzie Eber ;
Peter Kelly à Mme Vve Alice McCoy ;
Peter Daly à Mlle Margaret Barry ;
John J. Martin à Mlle Georgiana Hatters ;
James Cockerel à Mme Mahly Giant ;
Sandy A. Campbell à Mlle Katie Cobb ;
Joseph A. Landry à Mlle Maggie E. Forest ;
Samual Howard à Mlle Fannie Kirby ;
James Griffin à Mlle Louise Thomas ;
Edward J. Holt à Mlle Alice J. Gotos ;
Adam Meyer à Mlle Mary A. Kelley ;
Thomas J. Rooney à Mlle Annie Jones ;
James R. Young à Mlle Amelia Washington ;

Naissances.

Mme John Andrew Traeger, une fille ;
Mme Pietro Corvino, un garçon ;
Mme Paul Capdeville, une fille ;
Mme René Lapeyre, une fille ;
Mme Alfred S. Guttierrez, un garçon ;
Mme William Keyser, un garçon ;
Mme David Jameson, un garçon ;
Mme John Higgins, une fille ;
Mme Gaetano Famularo, une fille ;
Mme Edouard E. Barbin, une fille ;
Mme Anthony Prats, un garçon ;
Mme J. U. Fyrich, une fille ;
Mme William Heck, un garçon.

Décès.

Mlle Barbetta Hess, 40 ans, paroisse Pointe Coupée ;
Charles Kanis, 50 ans, 89 rue Adèle ;
Mme Vve Pierre Dumouslie, 85 ans, 217 N Claiborne ;
Mary Landry, 58 ans, 241 rue Conti ;
Preos Gunther, 2 ans, 202 rue Orléans ;
Emmanuel Philips, 45 ans, rue Ste Marie, près St Charles.

Ventes immobilières.—Ventes faites hier, à midi, à la Bourse Arcade :

Par Macon Paul & Robinson, pour la somme de $149,000, à F. A. Leo, courtier, la Orleans Cotton Press louée présentement à Fairchild & O'Brien pour la somme de $30,000 par an. M. Leo a acheté cet immeuble dans l'intention de le revendre avec bénéfice.

Par C. E. Girardey, une résidence à 3 étages, située au coin des rues Richard et Religieuse, $3000.

Cour de Circuit des Etats-Unis.—Charles E. Oetler contre Reuben B. Pleasants—Verdict en faveur du défendeur.

Matteo Macheca contre le remorqueur W. M. Wood.—La pétition du demandeur est rejetée et il est condamné aux dépens devant les deux cours.

Cour Civile de District.—Le Bureau des administrateurs de l'Hôpital de charité contre John M. Raymond, maître et propriétaire du steamship Anglian—Procès pour $300.

Burke & Thompson contre John Shay.—Procès pour moins de $1000.

Manning & Spicer contre H. Dudley Coleman.—Procès pour moins de $1000.

Les successions de John McGuire, Bridget Lijons, sa femme, et Antoine Maréchal sont ouvertes.

Cour Criminelle de District—Section A—James B. McConnell.—Détournement de $800 au préjudice de la maison Baird et Herrick.—Verdict de culpabilité.

Section B.—Charles C. Buckland, ex-secrétaire de la Presidential Homestead Association.

Le prévenu est accusé de détournement. Le jury rapporte un verdict de culpabilité.

Le jury était composé de MM. Jules Durel, Samuel H. Meyer, A. P. Ryan, G. F. Mason, Henry C. Pond, A. W. Moffett, Cornelius B. Medinger, E. J. Mathews, Joseph J. Bleakley, John C. Parode, Augustine Rice et Wm. Mason.

Cour du recorder Davey.—L'affaire des Longaberemen est renvoyée au 28 janvier.

Stephen Smith, vol avec effraction, renvoyé devant la cour criminelle sous caution de $1000.

Eugene Cauty, larcin, $20 ou 30 jours.

Cour du recorder Burthe.—Rosa Washington et Annie Maine, vol, $250 de caution chacune.

Nora Taylor, larcin, $250 de caution.

Meurtre de Jean Marie Thomas.—Le coroner Finney a ouvert hier son enquête au sujet du meurtre de Jean Marie Thomas, blessé le 15 janvier par Dominique Trébigue et mort le 18 à l'hôpital de Charité.

Jean Thomas était âgé de 32 ans ; il habitait la Nouvelle-Orléans depuis peu et exerçait le métier de camelot.

Voici les témoins qui seront appelés à déposer dans cette affaire :

Mme Dominique Trébique, rue Galvez, entre François et Union.

Mike Yunker, rue Johnson, entre Bourbon et Union.

Emile Lassalle, encoignure Libérat et Français.

Pat. Tobin, rue Galvez, ent